

A

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DE LA

# *Vendée*

PAR

le chanoine DENIAU, CURÉ DE SAINT-MACAIRE-EN-MAUGES

Dom CHAMARD, PRIEUR DE L'ABBAYE DE LIGUGÉ

et l'abbé UZUREAU, DIRECTEUR DE L'ANJOU HISTORIQUE

*Melius est nos mori in bello quam videre  
mala gentis nostræ et sanctorum.*

« Il vaut mieux mourir les armes à la  
main, que de voir la ruine de notre patrie  
et la destruction de nos autels. »

(I. MACHAB. III. 59)

---

TOME VI

---

J. SIRAUDEAU, ÉDITEUR  
ANGERS

A

HISTOIRE DE LA GUERRE  
DE LA  
VENDÉE

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DE LA

# *Vendée*

PAR

le chanoine DENIAU, CURÉ DE SAINT-MACAIRE-EN-MAUGES

Dom CHAMARD, PRIEUR DE L'ABBAYE DE LIGUGÉ

et l'abbé UZUREAU, DIRECTEUR DE L'ANJOU HISTORIQUE

*Melius est nos mori in bello quam videre  
mala gentis nostræ et sanctorum.*

« Il vaut mieux mourir les armes à la  
main, que de voir la ruine de notre patrie  
et la destruction de nos autels. »

(I. MACHAB. III. 59)

---

TOME VI

---

J. SIRAUDEAU, ÉDITEUR  
ANGERS

LA

# GUERRE DE LA VENDÉE

---

## CINQUIÈME PARTIE

(Du 28 décembre 1794 au 16 février 1800)

---

### LA PACIFICATION

(suite)

---

### CHAPITRE XXII

*Le Directoire devenu impossible. — Bonaparte est patronné. — Le 18 brumaire — Le Consulat. — Ouvertures faites à Bernier. — Entrevue de Barré avec Bernier. — Intrigues de Bernier. — Il propose une suspension d'armes. — Surprise et mort de Grignon. — Hédouville renoue ses relations avec Mme de Turpin. — Les chefs de la rive droite acceptent un armistice. — Combats d'Hingant, de Jechandelier et de du Boisguy. — Les Morbihannais secourus par les Anglais continuent les hostilités. — Frotté est opposé à la trêve. — Le comte d'Artois combat les propositions de paix. — Ses flatteurs le conjurent de ne pas entrer en France. — Cadoudal continue la guerre.*

Depuis longtemps déjà des plaintes s'élevaient contre le Directoire, de toutes les parties de la France. Ce gouvernement que tant d'esprits généreux avaient cru réalisable après celui de la Terreur, en le voyant aux mains de Républicains modérés, était tombé, quatre ans après, dans le plus complet discrédit. A la tyrannie avait succédé d'abord, il est vrai, un pouvoir confié à des hommes nouveaux et honnêtes, animés de dispositions excellentes, mais qui, malgré ses premiers actes de modération, avait eu recours ensuite à des mesures d'une rigueur extrême, et s'était livré à des procédés de la plus honteuse immoralité. On avait bien à la bouche les grands mots de vertu,

d'humanité, de liberté, de bonheur des peuples, mais chacun pensait à ses intérêts personnels et cherchait à exploiter la France qu'on regardait comme une mine d'or. L'autorité ne se faisait plus sentir ; on dénaturait les faits les plus authentiques, on proclamait des victoires imaginaires, on démoralisait les masses par une religion nouvelle ; on préconisait toutes les jouissances et toutes les voluptés.

On vit cependant apparaître des hommes qui eurent le courage de repousser toutes ces doctrines matérialistes. M. Ochut, maire de Cherveux, écrivit aux autorités gouvernementales :

« Je ne sais trop de quel œil nos paisibles campagnards regarderaient ceux qui leur prêcheraient une pareille doctrine ; tout au moins ils les désoleraient, car on ne leur persuadera de longtemps, que ce ne sont pas des êtres infiniment puissants qui aient fait tout ce qu'ils voient et entendent ; au contraire, que tout cela s'est fait de soi-même par les résultats de la matière et du hasard. Tant qu'il y aura sur la terre des cœurs purs et justes, il y en aura toujours qui ne désespéreront pas de voir un jour tant de mystères qui nous sont cachés (1). »

L'on glissait de plus en plus dans l'anarchie. Les Directeurs étaient néanmoins des hommes capables ; l'abbé Siéyès surtout était un génie supérieur. Mais le système était jugé. Sous les Doctrinaires comme sous les Terroristes, la République était impossible. Tous les Français sérieux étaient convaincus qu'un état de choses si généralement condamné ne pouvait vivre, et qu'une main de fer était indispensable pour faire taire tant de convoitises diverses, et s'imposer à toutes les volontés récalcitrantes. Malheureusement aucun homme de cette trempe ne s'était révélé jusqu'à ce jour. Les enrichis rêvaient une dictature militaire ou une dynastie bâtarde pour mettre leurs rapines à couvert. Les Royalistes, les gens sensés ne voyaient d'autre moyen de sortir de ce gâchis et de la lèpre immorale où la France était plongée que dans le retour sincère au principe monarchique et le rappel des Bourbons. De sourdes menées en ce sens s'organisaient de toutes parts. La Chouannerie s'étendait jusqu'aux portes de Paris, elle avait même des ramifications dans le centre et le midi de la France.

(1) Rapport de Courlois, p. 237.